

Inférieur à trois

Louise Defurne



ROMAN

Louise Defurne

Inférieur à trois

© Louise Defurne, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6406-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Aux amis, et aux cœurs qui s'emballent.

1.

Je tire nerveusement sur le bas de ma robe. C'est mon premier jour en tant qu'hôtesse au Palais, et je ne suis pas très à l'aise dans ma tenue trop serrée. J'essaye de me fondre dans le décor de cette grande salle de spectacle parisienne, lorsque je croise le regard d'une vieille dame à quelques mètres de là. Elle me fixe étrangement et je me demande ce que je suis censée faire. Faut-il aller la voir ? Ou rester les yeux dans le vague, comme ont l'air de le faire mes collègues plus rodés à l'exercice ? J'hésite. Je ne voudrais pas commettre d'impair, alors je tente un sourire avenant que la vieille dame interprète immédiatement comme une invitation à approcher.

— Vous êtes une fille bien, Mademoiselle, me dit-elle sans préambule. Cela se voit tout de suite.

Je suis surprise par cette soudaine déclaration. Elle pose sa main sur mon bras, comme si nous étions des amies de longue date, et remet en place une mèche blanche qui lui tombe sur les yeux. Son regard malicieux me fait sourire. Je m'apprête à lui répondre lorsqu'une autre petite mamie débarque en trombe et lui assène un coup de coude.

— Annie, arrête de l'embêter ! Dit-elle en lui jetant un regard affolé. Tu vois bien que tu la mets mal à l'aise.

La nouvelle venue se tourne vers moi, levant les yeux au ciel avec le flegme d'une adolescente.

— Ne faites pas attention. Je m'appelle Nicole, et mon amie Annie, ici présente, est persuadée d'avoir des dons de voyance.

— Surtout quand elle a bu un verre de vin... Rétorque un homme à voix basse.

Je sursaute en entendant la voix masculine surgir dans mon dos. Je me retourne et découvre un vieil homme, visiblement amusé par la tournure que prend la conversation. Le trio m'encercle et je me retrouve au cœur de la discussion, au sens propre comme au figuré, sans avoir toujours eu l'occasion d'ouvrir la bouche. Annie lève la voix.

— Je suis voyante, Claude, pas sourde, dit-elle en s'adressant au vieil homme. Et je n'ai pas besoin de connaître l'avenir pour savoir que tu vas te prendre un coup dans les tibias.

Ni une, ni deux, Nicole assène un coup de canne magistral à Claude, donnant vie à la prophétie de son amie. L'homme laisse échapper un petit cri de surprise, pendant que les deux mamies farceuses rient à ses dépens. J'esquisse un sourire timide devant la scène, ne voulant froisser personne et surtout pas ce vieil homme qui bougonne en se frottant la jambe. Annie tente de prendre la parole.

— Madame, je...

— Mademoiselle, la coupe Nicole. Elle n'est pas mariée, tu le vois bien.

— Et bien non, je n'avais pas vu. Figure-toi que je n'ai pas les yeux rivés sur toutes les alliances de cette salle !

— Mesdames, dit Claude en s'intercalant entre elles, calmez-vous, vous allez lui faire peur.

Il prend un air taquin avant de continuer.

— Et remarquez bien que je vous appelle Mesdames alors que vos doigts n'ont jamais supporté de bagues bien longtemps...

— Contrairement à toi, nous ne disons pas oui à n'importe qui. Il te faudrait plus de dix doigts pour réussir à porter toutes les alliances que tu as eu dans ta vie, réplique Nicole en agitant ses mains dans tous les sens.

— Mais ne t'avise pas de nous appeler Mesdemoiselles. À notre âge, ça fait vieille fille, rétorque Annie. Sans vouloir vous vexer, ajoute-t-elle en me regardant.

Je reste silencieuse, incapable de retenir le sourire qui me monte aux oreilles. Annie reprend.

— Mademoiselle, donc. Nous sommes heureux de faire votre connaissance. Ici, ce sont nos sièges, réservés tous les mercredis, dit-elle en me tendant leurs billets. Nous venons une fois par semaine, quel que soit le programme du jour. Nous n'avons pas besoin d'être conduits à nos places, nous connaissons le chemin. Nous avançons lentement, mais sûrement, dit-elle en joignant le geste à la parole.

Elle saisit la rampe et commence à descendre les marches, suivie par son amie.

— Parle pour toi, ajoute Claude.

Il se tourne vers moi et me lance un regard faussement larmoyant, faisant briller ses yeux bleu délavés.

— Je ne suis pas contre un peu d'aide, puisque ces vieilles peaux ont essayé de me briser la jambe un peu plus tôt...

Annie et Nicole haussent les épaules sans même se retourner, et cette fois-ci je ne peux pas retenir mon rire. Un éclair de malice passe dans les yeux de Claude, visiblement satisfait de son effet. Je rentre dans son jeu et lui propose mon bras pour l'aider à descendre.

— Allons-y. Je ne voudrais pas vous voir tomber dans les escaliers à cause d'une malheureuse blessure.

— Si vous saviez, Mademoiselle...

— Camille, dis-je dans un sourire.

— Très bien, Mademoiselle Camille. Si vous saviez... Je suis bien malheureux. J'ai quatre-vingt-neuf ans, et ces deux jeunes filles me traitent comme si j'en avais vingt. Je ne vous cache pas que j'ai parfois du mal à les suivre.

Les deux amies protestent quelques mètres plus loin, tandis qu'il m'adresse un petit clin d'œil complice. En se penchant vers moi, il ajoute en chuchotant :

— C'est ça, le secret pour bien vieillir, Mademoiselle Camille. Ne pas se prendre au sérieux, jamais.

2.

Deux ans plus tard, je me souviens de cette conversation comme si c'était hier. Le mercredi était rapidement devenu mon jour préféré. Pendant que les femmes de mon âge rêvaient de mariage et de promotion, moi je devenais copine avec Claude, Nicole et Annie, et cela m'allait parfaitement.

Du plus loin que je me souviens, j'ai toujours montré une certaine facilité à créer des liens avec ceux qui ont trois fois mon âge. Cette aptitude sans grand intérêt s'était révélée être un véritable atout au Palais. Mon patron avait rapidement remarqué que j'étais comme un poisson dans l'eau là où les démissions étaient monnaie courante. Même ses meilleurs éléments rechignaient à venir se frotter aux groupes de retraités qui déferlaient en masse chaque jour, alors j'avais été propulsée au rang de référente senior en quelques semaines à peine. Mon nombre d'heures avait doublé, faisant passer mon salaire à un niveau acceptable et deux ans plus tard, me voilà officiellement responsable en chef des spectacles du matin et du début d'après-midi, ceux invariablement destinés aux maisons de retraite qui remplissent la salle pendant que le reste du monde est au travail.

Ce job est différent des autres. Pour la première fois de ma vie, j'ai hâte de me lever le matin. À vingt-sept ans, j'ai l'impression d'avoir enfin trouvé ma voie au milieu de ceux qui n'ont plus d'âge. Venir ici est un plaisir que je savoure chaque jour sous les regards étonnés de mes collègues qui donneraient tout pour être ailleurs. Les centaines qui défilent au Palais sont souvent drôles, décomplexés par les années. Ils sont débarrassés de la peur du regard des autres, chose que je leur envie souvent. Ils prennent la vie comme elle vient, avec philosophie, et sont toujours heureux de l'attention qu'on leur porte. En revanche, avec l'âge vient aussi l'exigence, et c'est bien souvent là que les choses se compliquent, dans la plupart des cas.

La sonnerie retentit enfin pour annoncer la reprise de l'opéra qui se joue ce jour-là. Les spectateurs se pressent pour rejoindre leurs sièges après l'entracte, et Lucie profite de la cohue pour se glisser à côté de moi. Nous regardons ensemble la scène se déroulant sous nos yeux. Coups de béquilles et déambulateurs dans les reins, tout est permis pour regagner sa place avant son voisin.

Le noir finit par se faire dans la salle, plongeant nos catcheurs en herbe dans une douce léthargie réparatrice après la folie de l'entracte. Lucie et moi ramassons les quelques objets perdus au combat, et reprenons nos postes d'observation, tout en haut de la grande salle. Malgré l'obscurité ambiante, je repère la silhouette de mon chef en contrebass. L'homme regarde dans notre direction sans bouger, puis il finit par rejoindre Clément, l'agent de sécurité posté quelques mètres plus loin. Je soupire en le regardant s'éloigner. C'est bien lui, la seule ombre au tableau dans ce boulot. Ce chef sans compassion ni charisme, et ce sentiment étrange qui m'envahit à chaque fois qu'il approche. Comme si je devais rester sur mes gardes, sans vraiment savoir pourquoi.

Près de moi, Lucie observe aussi l'homme qui s'agite un peu plus bas. Un petit sourire éclaire son visage.

— Il est plutôt mignon le chef, non ?

Je secoue la tête à toute vitesse. L'idée que ma copine si solaire, si belle et si joyeuse, puisse émettre un quelconque intérêt pour cet homme dénué de toute joie de vivre me fend le cœur. Cela ne fait pas longtemps qu'elle m'a rejoint dans l'équipe du Palais, mais cette grossière erreur de jugement me fait froid dans le dos. Lucie a toujours fait les mauvais choix en amour. Elle pourrait séduire n'importe qui, avec sa tignasse rousse et ses jambes interminables, mais non. C'est toujours les connards qui l'emportent, envers et contre tout. Son intérêt pour mon patron achève de me convaincre qu'il est le mal en personne, et je refuse de la voir tomber dans ses filets. Son sourire ravageur mérite mieux que ça. Je m'apprête à lui faire promettre de ne jamais s'approcher de ce diable en costume lorsque des bruits de pas précipités se font entendre. Après avoir fait la course pendant l'entracte, voilà que revient le marathon senior, objectif parking. Les danseurs sont encore un pied en l'air et l'autre dans leur main gauche, que déjà mes têtes blanches sont parées au départ. Oubliés les varices, rhumatismes, et autres privilèges du grand âge, lorsque la salle est de nouveau baignée de lumière, c'est le signal. Les plus ingénieux ont déjà une main sur les poignées des portes, pour avoir le plaisir d'être les premiers à sortir.

Qui a dit que la retraite était une partie de plaisir ?